

Contre la sobriété gestionnaire, une sobriété kitsch ? Against managerial sobriety, kitsch sobriety?

Ambre Fourrier

Numéro 93, 2024

Qu'est-ce qu'une vie sobre ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1115790ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1115790ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

1204-3206 (imprimé)

1703-9665 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fourrier, A. (2024). Contre la sobriété gestionnaire, une sobriété kitsch ? *Lien social et Politiques*, (93), 101–121. <https://doi.org/10.7202/1115790ar>

Résumé de l'article

Cet article explore le potentiel subversif de l'esthétique kitsch, en faveur d'une sobriété qui s'inscrirait dans la perspective d'une *écologie politique* (Gorz, 2020) ou d'une décroissance soutenable (Abraham, 2019). Partant d'une critique de la sobriété telle qu'elle est promue, représentée et mise en pratique aujourd'hui – une sobriété que nous qualifions de *gestionnaire* – nous soutenons la possibilité de revendiquer une *sobriété kitsch*. De prime abord, cette notion semble constituer un parfait oxymore. Pourtant, il existe bien une sobriété kitsch qui s'incarne, dans des pratiques, des lieux, des environnements singuliers, invisibilisés dans les discours écologiques de l'heure. Cette sobriété propose une résistance au matérialisme primaire ambiant qui impose une certaine définition du superflu et revendique son élimination, par le moyen de la marchandisation (Ferrarese, 2023) et d'une électronisation du monde. Après avoir exploré les différentes significations du terme *kitsch*, nous nous servirons des écrits sur les ventes de garage et les braderies, en nous appuyant aussi sur notre expérience personnelle pour inviter le lecteur à déambuler avec nous dans ces lieux de la sobriété kitsch et prêter attention à certaines pratiques de récupération. Au terme de cette excursion, nous ferons valoir la nécessité non seulement de s'interroger sur l'esthétique liée à la sobriété (Rancière, 2000), mais aussi de politiser « le superflu » (Illich 1973).

Contre la sobriété gestionnaire, une sobriété kitsch ?

AMBRE FOURRIER

Doctorante en sociologie – Université du Québec à Montréal

Sobriété versus kitsch ?

La sobriété telle qu'elle apparaît dans l'imaginaire dominant à l'heure actuelle pourrait se résumer ainsi : « bois, peinture blanche et triples vitrages¹ ». Encapsulée dans ces images qui nous sont données à voir au quotidien, la sobriété que l'on nous vend se doit d'être « pratique », « utilitaire », « neutre », et surtout propre, soit « zéro émission nette ». Telle une *fantasmagorie*², elle est associée à des images de « liberté », de « légèreté », voire de « pureté », auxquelles on peut accoler bien souvent un certain hygiénisme (Guien, 2021). Or, comme le rappelle la philosophe Jeanne Guien dans son ouvrage *Le consumérisme à travers ses objets* (2021), la même rhétorique a été utilisée lorsque les produits jetables – résidus de surproduction des industries issues de la Seconde Guerre mondiale – ont été introduits dans notre quotidien. « Légèreté », « liberté » et « désencombrement » constituaient déjà à l'époque le cœur du message que les publicitaires destinaient aux classes moyennes supérieures.

Ainsi, il semble que la sobriété que l'on nous vend aujourd'hui participe de cette *écologie des riches* dont parle le sociologue Jean-Baptiste Comby, qui « tend à taire les coûts et fondements matériels des solutions techniques et infra-structurelles qu'elle célèbre » (2015 : 23). Pour reprendre la thèse développée par le philosophe Aurélien Berlan dans son ouvrage *Terre et Liberté* (2021), il semble que ce soit une sobriété *délivrée* des contraintes de l'existence que l'on célèbre actuellement. Car dans les faits, les environnements sobres et épurés, tels qu'on peut en voir dans ces nouveaux bâtiments modernes qui servent parfois de lieux de représentation aux discours écologistes, par exemple, supposent tout un travail de maintenance et d'entretien invisible³.

C'est en les rangeant, en triant, en les désencombrant, et aujourd'hui en recyclant⁴, qu'ils restent « aérés » au quotidien, exempts de toutes les traces de l'empreinte matérielle considérable de nos modes de vie occidentaux. Pourtant, par rapport à l'innovation, la maintenance et l'entretien sont bien souvent le parent pauvre de ces bâtiments « verts » (Russell et Vinsel, 2018). De plus, pour incarner cette nouvelle sobriété verte, il a souvent fallu faire table rase du passé, plutôt que de préserver l'existant, en bricolant avec les infrastructures et les pratiques « déjà là⁵ ».

Par ailleurs, bien souvent au sein de ces discours sur la sobriété, on omet de s'attaquer à la privatisation du monde « sans » nuisances qui se déroule sous nos yeux, devenant accessible à quelques-uns seulement. En effet, les espaces « sans » encombrements dans le système de surproduction qui est le nôtre se font de plus en plus rares. Le capitalisme dépasse cette contradiction en privatisant et en rendant marchand ce qui auparavant était accessible à tous et toutes : des espaces de calme, une nourriture peu transformée, etc. On paiera aujourd'hui, par exemple, un prix plus élevé notre café dans un espace « sans écran » dans lequel il sera plus facile d'avoir une attention soutenue sur sa lecture. Évidemment, l'environnement étant plus propice dans ces espaces à l'esthétique épurée, « la bonne gestion vertueuse » sera plus aisée, éloignée de ces sollicitations permanentes nécessaires au fonctionnement du système capitaliste. Et alors que se développent ces « nouvelles marchandises » permettant le luxe de vivre « sans », la morale libérale couronne ces « bonnes pratiques gestionnaires » de « nobles » tout en favorisant le style de vie⁶ des dominants. Cela s'illustre notamment par la valorisation de pratiques de consommation de marchandises qui se définissent non pas par ce qu'elles sont mais par les promesses d'évitement des « nuisances » qu'elles sont susceptibles de garantir (Fourrier, 2023). Pour reprendre l'expression de la philosophe Estelle Ferrarese, dans son ouvrage *Le marché de la vertu* : cette sobriété-marchandise comporte une dimension obscurcie et « continue à enfouir la réalité des rapports sociaux sous une épaisse couche de promesse de bonheur » (Ferrarese, 2023 : 67).

Dans un article critiquant la mode des habitats « sobres », la sociologue Nadine Roudil dénonce l'instrumentalisation des discours écologiques, qui sont porteurs d'une « dimension prescriptive en termes de modes d'habiter » et présument, de fait, « un défaut de compétence à savoir habiter » (Roudil, 2014 : 103). Cette volonté d'« infléchir les modes de vie », pour reprendre les termes de la sociologue, afin qu'ils soient standardisés, conformes et uniformes, n'est

pas sans rappeler l'apparition d'un courant féministe nommé le *taylorisme chez soi*⁷, qui avait émergé au début du xx^e siècle pour faire la promotion d'une gestion efficace et rationnelle du foyer, et de certaines pratiques d'organisation de celui-ci par l'usage de robots ménagers⁸. *Technique* et *marchandise* semblent donc les réponses apportées par notre monde social à l'avènement d'une société qui vise l'optimisation en toute chose et qui porte aujourd'hui le nom de «sobriété» (s'apparentant à une sobriété que nous avons qualifiée de gestionnaire). Celle-ci s'illustre en général lorsque la morale libérale rencontre un seul et même critère : celui d'efficacité et d'efficacité.

En effet, la sobriété, qu'elle soit *énergétique*, *numérique* ou *esthétique*, est envisagée sous le prisme de la technique, à laquelle on délègue le soin de limiter nos pratiques de consommation et d'organiser nos espaces de vie : des capteurs électroniques sont insérés dans les robinets, la domotique nous promet une régulation de la température et de la circulation d'air dans nos foyers, et des logiciels nous empêchent d'avoir notre attention captée par des publicités intempestives sur internet. La sobriété se «gère» alors de manière hétéronome, elle est déléguée à des machines ou à d'autres êtres humains, ce qui d'une certaine manière lui fait perdre sa dimension morale, celle de la vertu associée à un acte/un comportement modéré. En effet, si les émotions, la pollution, la consommation se mesurent sur une *échelle d'équivalence* (Ferrarese, 2018), la seule «vertu» qu'il nous reste se résume alors à la «bonne gestion» de nos vies.

À l'encontre de cette représentation de la sobriété comme espace «épuré» et «technicisé» faisant de nos habitats des «garages humains» homogènes servant à «entreposer» la «force de travail» durant la nuit et dans lesquels s'entassent des marchandises (Illich, 2005 [1984] : 758), nous tenterons de défendre l'idée qu'il y a, dans l'esthétique kitsch, des traces de ce que l'on pourrait qualifier de *sobriété en acte*, plus émancipatrice car plus propice aux expressions des singularités. Cette *sobriété en acte* s'exprime par exemple dans le réusage, la réhabilitation, voire le détournement de certains lieux ou d'objets qualifiés de *kitsch*. Affirmer cela revient à contester la thèse défendue par Lipovetsky et Serroy dans leur ouvrage paru récemment, *Le nouvel âge du kitsch. Essai sur la civilisation du «trop»* (2023), selon laquelle la sobriété s'oppose au kitsch. Selon nous, ces deux termes ne sont pas forcément incompatibles. Nous soutiendrons même l'idée que l'esthétique kitsch peut, à certaines conditions, participer à la préservation du monde, tout en luttant

contre les injonctions à l'austérité. Cette réflexion nous permettra de discuter ce qu'on entend souvent par « superflu » actuellement.

Réfléchir à l'esthétique est une manière de rappeler que ce qui se joue aujourd'hui dans les débats sur la sobriété ne consiste pas seulement à défendre la nature, mais aussi à défendre une vie qui vaille la peine d'être vécue, c'est-à-dire une sobriété émancipatrice ancrée dans ce que André Gorz nommait *culture du quotidien* : un « ensemble des savoirs intuitifs, des savoirs vernaculaires [...], des habitudes, des normes et des conduites allant de soi, grâce auxquels les individus peuvent interpréter, comprendre et assumer leur insertion dans le monde qui les entoure » (Gorz, 2020 : 120). Comme l'ont depuis longtemps affirmé les penseurs de l'écologie politique, contre une écologie qui serait l'apanage des experts-techniciens, la dimension symbolique reste importante puisque la politique ne peut se réaliser sans un « accès au commun » qui lui-même repose sur un « partage du sensible » :

Les artisans, dit Platon, ne peuvent s'occuper des choses communes parce qu'ils n'ont pas le temps de se consacrer à autre chose que leur travail. Ils ne peuvent pas être ailleurs parce que le travail n'attend pas. Le partage du sensible fait voir qui peut avoir part au commun en fonction de ce qu'il fait, du temps et de l'espace dans lesquels cette activité s'exerce. (Rancière, 2000 : 12)

Ainsi, l'esthétique d'un lieu peut provoquer des formes d'inclusion et d'exclusion qui vont avoir un impact sur la participation à la vie commune. Il s'agit alors de se questionner sur les représentations en ces termes, associés à l'écologie : les maisons de développement durable, les centres d'écologie, etc. Ces lieux sont-ils propices à la création d'une participation de tous à la vie « commune », à l'avènement de cette « écologie politique » ? Ou, au contraire, ne refléteraient-ils pas l'avènement d'une forme de sobriété que nous avons qualifiée de *gestionnaire* ?

Plus, donc, qu'une provocation, ou qu'un énième oxymore qui s'apparenterait à une novlangue mortifère, accoler le terme de *sobriété* à celui de *kitsch* est un moyen de nous inviter à réfléchir sur la définition du « superflu » qui est en jeu à l'heure de la crise écologique. Notre article visera à explorer ce qu'est le kitsch ainsi que les représentations qui lui sont associées afin de faire valoir son potentiel émancipateur pour faire advenir une écologie conviviale (1974).

Pour ce faire, une première partie sera consacrée à définir le kitsch en tant que phénomène social. Une deuxième partie s’attardera à explorer cette esthétique kitsch, telle qu’elle se donne à voir dans des lieux comme les marchés aux puces, les braderies, les ventes de garage, mais aussi dans une pratique comme celle de la *réparation*. Nous en soulignerons le potentiel subversif vis-à-vis de l’ordre existant. Cette exploration prendra appui principalement sur la littérature, mais également sur notre expérience personnelle, puisque nous arpentons de tels lieux depuis longtemps. Nous soutenons néanmoins que la construction de notre objet de recherche, en sciences sociales, est toujours liée aux positions que nous occupons à l’intérieur de différents champs et au croisement de différentes formes d’expérience et de subjectivation (Mercieca et Mercieca, 2013 ; Bourdieu et Wacquant, 1992). Une telle démarche de recherche s’inscrit dans la foulée de travaux appartenant à la tradition post-qualitative et à la géographie phénoménologique, qui cherchent notamment à rendre compte des paysages affectifs dans lesquels nous menons nos vies (Ash et Simpson, 2016 ; Bissell, 2013 ; Wylie, 2005). Par ailleurs, effectuer un tel exercice nous a permis de travailler notre « flair sémiologique », selon l’expression de Barthes, qu’Umberto Eco définit comme

cette capacité que chacun de nous devrait avoir de saisir du sens là où on serait tenté de ne voir que des faits, d’identifier des messages là où on serait incité à ne voir que des gestes, de subodorer des signes là où il serait plus commode de ne reconnaître que des choses (Eco, 1985 : 12-13).

Qu’est-ce que le kitsch ?

Plus qu’un courant artistique, ou une esthétique, le kitsch s’apparente à un phénomène social qui, selon les différentes analyses dont il a fait l’objet, émerge au cours de la seconde partie du XIX^e siècle et au sein du milieu du marché de l’art à Munich (Lipovetsky et Serroy, 2023). Issu de la modernité, il est donc lié à la culture de masse et aux procédés techniques de reproduction (Faure, 1992). Très vite, lorsqu’on explore la littérature sur le kitsch, on se rend compte que c’est une esthétique difficile à définir, car elle est traversée par des contradictions, esthétiques, temporelles, voire économiques : le beau et la laideur, le moderne et le désuet, l’utile et l’inutile, le bon marché et le petit luxe. La caractéristique du kitsch est qu’il nous apparaît toujours comme décalé, il « vise toujours un peu à côté, il remplace le pur par l’impur, même quand il décrit la pureté » (Wahl et Moles, 1969 : 118). Or si, comme l’écrit l’anthropologue Mary Douglas (2001 : 24), « l’impur » se rattache à

ce qui n'est pas à sa place, le propre du kitsch serait de faire littéralement « désordre », en incarnant la valorisation de ce qui a peu de valeur. Comme l'indique Abraham Moles, ingénieur et auteur d'un ouvrage important sur le kitsch, « [l']objet est toujours à la fois bien et mal venu : "bien" au niveau de la réalisation soignée et finie, "mal" en ce sens que la conception est toujours largement distordue⁹ » (Wahl et Moles, 1969 : 118).

Ainsi, plus qu'une caractéristique objective présente dans l'objet, le kitsch est très rapidement associé à un trait de caractère, à un comportement : « Le kitsch est une dimension de l'objet dans ses rapports avec l'être » (Wahl et Moles, 1969 : 105). Il viendrait, de ce fait, qualifier le « sujet » plus que l'« objet ». Le personnage kitsch est souvent dépeint dans les écrits de manière péjorative. Il représente celui qui en fait trop de façon maladroite. Il est exagération, saturation, pacotille et incarnerait un « sentimentalisme facile » (Genin, 2010 : 34). Il est associé à la figure du « parvenu » – à celui qui serait réduit à n'être « jamais des nôtres » et ne serait « pas mieux que nous », faisant de lui un être à mépriser (Genin, 2010 : 34).

Une histoire de goût et de distinction

Notre exploration de la littérature nous amène à constater que le kitsch n'a pas de réelle substance, qu'il échappe « comme un lutin à toute définition » (Adorno, 1974 : 317). Néanmoins, on remarque très vite qu'il est bien souvent employé pour parler du « mauvais goût ». Comme l'indique Norbert Élias, non sans jugement : « le concept de "kitsch" n'est rien d'autre qu'une expression de cette tension entre le goût raffiné et développé des spécialistes et le goût peu développé, incertain, de la société de masse » (2014 : 285). Le kitsch serait ainsi associé à l'apparition du « capitalisme » et à la montée en puissance de la « bourgeoisie » (Elias, 2014 : 281). Le propre du kitsch est de remettre en question l'authenticité de l'objet (Olalquiaga, 2013). L'esthétique kitsch, c'est l'inauthentique, c'est le « faux », le « mensonge », la « copie du grand art » : le kitsch, c'est « le mal dans le système des valeurs de l'art », car il ferait perdre à ce dernier toute dimension morale, en visant « le beau et non le bon » (Broch, 2001 : 33). Pour l'écrivain Milan Kundera, le propre du kitsch est d'être conventionnel. Il s'adresse au plus grand nombre et serait de ce fait l'instrument parfait du totalitarisme (Kundera, 1987 : 324)¹⁰.

On perçoit ainsi qu'il a été défini de manière très négative, voire méprisante : il serait « la masse », le « faux », « l'immoral », le « conforme ». Le sociologue

Pierre Bourdieu a montré que nos goûts que nous considérons être les plus intimes, les plus singuliers sont en fait issus d'une certaine socialisation primaire ou secondaire. En effet, le terme *kitsch* est employé différemment selon la position que l'on occupe dans l'espace social. À travers l'usage de ce terme peut transparaître *mépris de classe* : de l'aristocratie envers le bourgeois et du bourgeois envers les classes plus populaires¹¹ (Bourdieu, 1979). Qualifier une chose de *kitsch* est donc un marqueur de classe, en soi¹² : « Le goût classe, et classe celui qui classe : les sujets sociaux se distinguent par les distinctions qu'ils opèrent, entre le beau et le laid, le distingué et le vulgaire, et où s'exprime ou se traduit leur position dans les classements objectifs » (Bourdieu, 1979 : VI). Il désigne pour une certaine classe dominante le plus petit que soi, qui est largement visible dans la littérature sur le kitsch. Il est donc probable que si j'ignore l'existence du terme, j'appartienne à une *classe populaire* ; que si je mets à distance ces objets par gêne, je sois *un petit-bourgeois* ; et enfin, que si je les méprise complètement, j'appartienne à la *bourgeoisie*, voire à l'*aristocratie* :

There has always been on one side the minority of the powerful – and therefore the cultivated – and on the other the great mass of the exploited and poor – and therefore the ignorant. Formal culture has always belonged to the first, while the last have had to content themselves with folk or rudimentary culture, or kitsch. (Greenberg, 1939 : 38)

En plus de cette distinction relative à la classe sociale, il semble qu'il se joue aussi dans l'usage du mot « kitsch » deux autres phénomènes : 1] le mépris occidental vis-à-vis d'autres cultures – orientales par exemple – qui sont parfois perçues comme kitsch, en raison de l'usage de dorures ou de couleurs vives dans les costumes traditionnels¹³ ; 2] une distinction dans le genre où l'on associe aux femmes un caractère « naturellement » plus kitsch qu'aux hommes. Comme l'indique la philosophe Maya Ombasic en parlant de son parcours au sein de cette discipline fortement masculine : « Personne ne m'avait dit [que] les femmes n'étaient pas destinées à la philosophie. Je l'ai appris à la dure en raison des nombreux signes du langage implicite : ma coquetterie et mon amour pour les vêtements colorés n'avaient pas de place dans le domaine de la pensée où la neutralité et l'objectivité vont de pair avec la sobriété et la simplicité masculine » (Ombasic, 2023 : 7). Certaines caractéristiques associées au genre féminin étant intrinsèquement plus kitsch, elles apparaissent alors pour le monde de la rationalité instrumentale de « moins bonne qualité ». Le kitsch est donc le « goût » de celui ou de celle qui serait inférieur socialement

de par sa classe sociale, son genre ou de par ses pratiques culturelles liées à ses origines ethniques.

Au-delà de ce rapport à cet Autre qui appartiendrait à une autre catégorie sociale, un autre genre ou une autre culture, il se peut aussi que nous considérions intimement que certaines parties de notre personnalité soient kitsch. Cette partie de nous-même nous gêne parfois, car elle n'appartient pas «aux idées dominantes de la classe dominante», pour reprendre la formule de Marx et Engels, citée dans un article de Bernard Lahire intitulé «Distinctions culturelles et lutte de soi contre soi : détester la part populaire de soi» (2005). Lahire indique que ce rapport de valorisation/dévalorisation peut se jouer à l'intérieur d'un même individu. Ainsi, il se peut que je tourne en dérision la part «populaire de moi» en désignant la chose comme *kitsch*. Par l'usage de ce terme, j'affirme subtilement que la chose me plaît mais qu'il n'est pas convenable de l'aimer (car les normes qui définissent le «beau» ne la valorisent pas).

La récupération et le réemploi sont-ils kitsch ?

« Rien ne peut être pire que l'art de seconde main et encore plus lorsque l'on associe deux catégories d'artisans, le créateur et l'imitateur, dont l'esprit est totalement différent. »

Robert William Edis (1881), cité dans Olalquiaga (1998 : 40)

Mépris de classe, infériorisation des goûts d'une autre culture ou d'un autre genre, cela ne semble pas anodin lorsque l'on s'attarde à la dimension étymologique du terme *kitsch*. À la fois la copie, imitation au sein de laquelle l'art est transformé en marchandise, il incarne aussi le rebut, les «objets» déqualifiés-requalifiés, voire les objet-déchets encore présents dans l'espace social, qui apparaissent indignes. En effet, si le kitsch a pu être appréhendé comme simple objet «bâclé» – comme récupération, voire copie médiocre d'œuvres d'art, il désignerait aussi en allemand – du fait de sa proximité avec le verbe *kitschen* – l'acte de «ramasser des boues dans la rue» (Genin, 2010 : 10). Abraham Moles indique aussi qu'il a été associé à l'idée de «faire de nouveaux meubles avec des vieux» (1971 : 75). Le kitsch en lui-même semble donc être traversé par une dialectique particulière incarnée par les deux sens que l'on peut donner au terme «récupération» : récupérer le grand Art pour faire des objets considérés comme médiocres (sens relatif à la figure de l'imitateur), et récupérer des déchets pour en faire des objets esthétiques du quotidien (l'artisan chiffonnier ou l'artisane chiffonnière). Et c'est dans cette dialectique

que le kitsch nous apparaît intéressant à explorer, car dans les deux cas, il y a une négation de la pureté : prendre le noble pour en faire du médiocre, et prendre ce qui a été considéré comme médiocre pour en faire du noble. S’esquisse alors dans ce « jeu » une sobriété en termes de consommation traversée par une esthétique kitsch. Cette esthétique impose aussi une forme d’attention aux objets en tant que tels, qui me semble propre à favoriser un rapport au monde plus sobre.

L’attention aux objets

L’idée de récupération associée au kitsch nous permet ainsi de faire le lien entre cette esthétique et l’univers de la « seconde main », celui des bazars, des braderies, des réderies¹⁴, des vide-greniers, des « ventes de garage » qui se déroulent régulièrement sur des places publiques en France, sur un coin de trottoir¹⁵ ou encore dans le sous-sol des églises au Québec. Au sein de ces lieux d’échange où les objets passent de main en main, l’esthétique kitsch est omniprésente. D’ailleurs, l’une des plus grandes braderies d’Europe, celle de la ville de Lille en France, est qualifiée de *Braderie kitsch*.

En ces lieux où « la théâtralisation de l’encombrement prend corps dans l’affluence du marché » (Debary et Tellier, 2004 : 117), il n’est plus possible de tourner les yeux devant ces traces d’objets déchus issus de la surproduction. Le monde *a été*, et dans ses espaces, nous pouvons encore le sentir en observant ces étals, « trop » pleins. L’œil qui s’y promène doit prêter une certaine attention pour dégoter, au milieu de ce désordre, l’objet ou le matériau qui conviendra. De même, bien souvent, le toucher et même l’ouïe restent essentiels à la détermination du matériau convoité : est-ce du cristal, du verre, de la porcelaine, de la laine, du synthétique, du plastique ? Sans étiquetage, il faut discuter, sentir, être alerte. Nous avons ici affaire à une tout autre forme de marchandise que celle qui s’est répandue au sein de l’économie capitaliste, et qui a été standardisée par la bureaucratie. Il faut alors s’intéresser aux objets eux-mêmes, tenter d’entrer en « résonance » avec eux, ce qui prend du temps et limite les possibilités de consommation¹⁶ (Rosa, 2018). Ainsi, la caractéristique de l’objet-déchet est justement qu’il ne comporte pas toujours d’étiquetage, il requiert un savoir-faire¹⁷ pour être requalifié même s’il subira parfois un détournement de ses usages passés. Comme l’indique l’anthropologue Virginie Milliot à partir de l’observation du Marché aux puces de Saint-Ouen (ville adjacente à Paris) : « L’écologie sensible du marché aux puces trouve ses coordonnées entre ces différentes clefs de l’expérience

qu'elle recouvre : la flânerie, la découverte d'objets singuliers, la conversation avec des inconnus», car

dénicher les objets dans le bazar – socialement organisé – des puces est une action à rebours de l'acte d'achat d'objets standardisés [...]. Le chineur fait apparaître un objet qui n'est pas directement accessible, disponible et le récrée en lui donnant de la valeur en référence à d'autres cadres¹⁸. (Milliot, 2016 : 941)

Et dans ce travail de requalification, il faut être capable d'avoir l'esprit ludique, présent dans le kitsch, mais aussi d'accepter les quelques imperfections parfois grossières de certains objets.

Alors que, comme le dit Byung-Chul Han (2022), «les choses passent de plus en plus au second plan de notre attention» et que «leur hyperinflation actuelle [...] débouche sur leur multiplication explosive, [et] renvoie précisément à l'indifférence croissante à leur égard[, n]otre obsession ne porte plus sur les choses, mais sur les informations et les données», chiffrées, mesurées, calculées ainsi que sur les symboles qui leur sont associés : «recyclable», «vert», nous portant parfois à l'indifférence même à l'égard de l'objet, la matière. Or, l'esthétique kitsch par la réparation invite à redévelopper cette attention. (Han, 2022 : 5)

Transmettre de main à main : le kitsch et le souvenir

La littérature sur les ventes de seconde main au sein de ces marchés reste relativement mince. Comme l'écrivait déjà l'historienne de la consommation Susan Strasser, ce sont des lieux qui intéressent peu l'économie conventionnelle : «*Because conventional economics generally treats trash and other forms of pollution as "externalities," it ignores most of the topics for a social and cultural history of trash ; ragmen, quilts, and garage sales have at best a minor place in the economics literature.*» (Strasser, 2000 : 18) Mais dans ces lieux d'échange, ce ne sont pas seulement les acheteurs qui redonnent de la valeur à ce qui n'en a plus du point de vue capitaliste. La sociologue Gretchen Herrmann, dans ses travaux sur les ventes de garage, montre ainsi que les vendeurs sont là bien souvent pour que leurs objets aillent dans une «bonne maison» et ne cherchent donc pas, dans ce face à face de l'échange, une maximisation de la valeur :

Many participants, both shoppers and sellers, are drawn to garage sale exchange because the goods for sale are imbued with personal histories

and something of the seller is passed along, whether it is a generalized sense that someone has used an item or that a particular seller passes along specific story. (Herrmann, 2015 : 177)

L'autrice cite notamment une jeune femme de trente ans qui indique : « J'aime voir les gens capables d'apprécier ce que je n'appréciais plus » (2015 : 117 ; je traduis). Ainsi, loin d'être le lieu où s'effacerait la négativité du monde comme à Disneyland (Arrault, 2010 : 200)¹⁹, le kitsch nous permettrait de vivre avec une certaine « temporalité » qui nous a quelque peu été retirée par l'univers du jetable. Car, si le kitsch est pacotille, il n'est pas de celle que l'on jette si facilement. L'esthétique nous invite finalement à bricoler en quelque sorte avec le toc, elle fait *avec* ce qui a été pour redonner au « cheap » une forme d'« aura », par une sorte de *raffistolage esthétique*. Dans les cartons ouverts que l'on retrouve en ces lieux au petit matin, on peut tomber autant sur des antiquités que sur ces objets-souvenirs parfaitement kitsch que sont le porte-clés, la boule de neige, le presse-papiers²⁰, qui peuvent s'apparenter à un surplus inutile, mais feront pourtant le bonheur des chineuses et des chineurs.

Walter Benjamin entrevoyait dans le kitsch un moyen d'accéder aux rêves et donc au passé (Deslauriers, 2021) bien qu'il regrettât la disparition de l'aura des œuvres d'art à l'époque de la reproductibilité technique. Dans son texte « Kitsch onirique », il soutient ainsi que le kitsch « est le dernier masque du banal, que nous revêtons dans le rêve et la conversation, pour nous incorporer la force du monde disparu des objets » (Benjamin, 2000). Il apparaît donc comme espoir dans « ce monde disparu des objets ». Dans ces lieux de réemploi²¹ qui nous intéressent, la « trace mémorielle », pour reprendre le terme employé par Walter Moser dans un article important (2007), peut être réactivée : l'objet a le potentiel d'ouvrir une discussion sur ses usages passés. Ainsi, même si le kitsch est une esthétique issue du monde industriel et de la standardisation, l'objet en ces lieux par cette passation de main à main, celui que l'on refuse de jeter, peut, nous semble-t-il, recouvrir une forme d'« aura » qui le fera perdurer.

Certaines autrices vont même jusqu'à parler de « patrimoine kitsch », à propos par exemple des « intérieurs kitsch », répertoriés notamment par Dubuc et Arsenault dans *Kitsch QC* (2021). En feuilletant cet ouvrage, on peut voir que les collectionneurs ou responsables de ces espaces ont dû soigneusement récupérer et agencer les objets kitsch pour que l'harmonie du « trop » puisse faire effet. Certes, ces objets sont les vestiges d'une culture qui fut et reste

encore destructrice sur le plan écologique, mais il nous faut l'assumer, en prenant acte de celle-ci en l'affrontant sensoriellement et non en l'effaçant. Et c'est par l'entremise de ces actes, de passation, de réemploi et de réhabilitation, qu'il nous semble possible de revendiquer l'existence d'une sobriété kitsch. Parler de « patrimoine kitsch » est donc en ce sens déjà assumer une partie de notre histoire.

Masquer, rafistoler, imiter

(Re)donner une aura à ces objets-déchets ne se joue pas seulement dans ces lieux d'échange. Semblable opération est aussi au cœur des pratiques de réparation qui vont souvent de pair avec l'esthétique kitsch. C'est le cas par exemple de ce travail qui consiste à offrir une seconde vie à des vêtements usagés en camouflant la « tache » qui les affecte à l'aide d'une broderie, ou en masquant un trou à l'aide d'une pièce de tissu, ou encore à dissimuler une détérioration sur un meuble avec de la peinture, du papier, etc. Le « maquillage » obtenu rend certes l'objet impur, il perdra son authenticité, il sera sans doute surchargé par les différents *patches* qui lui seront apposés, mais ces derniers lui permettront de durer dans le temps. L'esthétique « surchargée » apparaît ici comme la condition de survie de l'objet. Dans ce geste de réhabilitation par la surcharge (de matériaux, de couleurs, de motifs), on « fait avec » l'existant hérité du passé plutôt que de donner l'illusion qu'il est possible de faire « sans » lui dans le confort de ce que le philosophe Byung-Chul Han nomme la « culture du lisse » (2022 : 25) et de la neutralité objective qui repose sur le seul critère d'efficacité (comme nous considérons que cela se traduit dans la sobriété gestionnaire). Ce rafistolage qui nuira peut-être à l'« authenticité de l'objet » incarne pour nous ce que nous appelons *sobriété en acte*. « L'ère du faux » à laquelle participe le kitsch, pour reprendre les termes de Lipovetsky et Serroy (2023 : 410), ne serait-elle pas en matière esthétique un mal nécessaire ? Certes, les matériaux synthétiques qu'on trouve parfois dans l'esthétique kitsch, tels que le plastique, sont éminemment destructeurs pour l'environnement, mais cela suffit-il à disqualifier cette esthétique ? Premièrement, le plastique, matériau de l'imitation, est largement utilisé dans tout un tas d'objets qui ne sont pas nécessairement kitsch. Deuxièmement, le « faux » n'implique pas forcément le plastique. Il est possible de faire un faux marbre par exemple en bois ou en brique. Ainsi, du point de vue strictement écologique, l'imitation qui est présente dans le kitsch ne nécessite pas forcément l'usage de produits toxiques pour l'environnement.

Ainsi, de notre point de vue le kitsch n'apparaît pas comme une « stérilisation du subversif » (Moles et Wahl, 1969 : 105) ou comme confort intellectuel (Dorfles, 1978 : 27) dans lequel les masses se complairaient (Greenberg, 1939 : 40) mais bien au contraire comme mouvement créatif, comme capacité culturelle permettant le « soin » envers les autres – et ajoutons ici les choses –, qui lui est éminemment subversif (Ferrarese, 2018 : 21) – le fameux *soin aux objets* dont parlait l'historienne Susan Strasser qui a été progressivement dévalorisé au profit du jetable (Strasser, 2000 : 118). La sobriété à travers un kitsch ne serait alors pas vécue comme « restriction » mais comme « trouvaille » et transmission, appelant ainsi à un futur distinct qui ne soit pas pure répétition²². Comme l'indiquent Debary et Tellier : « Objets [...] de peu de vie. D'encore trop de vie pour être congédiés de tout avenir et envoyés aux poubelles sans réutilisation. Le presque-plus-rien est l'occasion de quelque chose. » (2004 : 119) Au même titre donc que le maquillage, le kitsch de la récupération cache effectivement, mais sans nier, car il nous montre en quelque sorte ce qu'il est en train de cacher. De ce fait, il persiste alors au sein de cette esthétique une forme de vulnérabilité assumée qui, plus qu'une faiblesse, s'avère être une force pour résister à la « culture du jetable », à l'habitude néolibérale d'évacuer de notre vie les choses, les personnes et les relations qui ne sont pas (ou plus) désirables, « productives » ou rentables (Spade, 2020 : 126). C'est en ce sens aussi que l'on peut soutenir l'idée selon laquelle le kitsch suppose une forme de sobriété.

Le superflu, le surplus et le kitsch

Alors que la sobriété est souvent définie comme étant « une démarche de réduction des consommations superflues » (ADEME, 2019) et que le kitsch porte en lui la trace d'une « inutilité proclamée » (Faure, 1992 : 126), il apparaît très paradoxal de mettre ces deux termes côte à côte. Néanmoins, dès lors que l'on prend un peu de recul à l'égard du dégoût typiquement bourgeois pour le kitsch, cette esthétique nous paraît finalement bien plus prometteuse en termes de sobriété que les démarches actuelles qui, telles que les approches dominantes de l'économie circulaire, prétendent vouloir éliminer le superflu et le déchet. Bien entendu, il faut dénoncer la surproduction de déchets générée par l'économie capitaliste. Cependant, le refus de toute forme de déchet constitue un déni de vie. Comme l'indique le sociologue Baptiste Monsaingeon, « un organisme qui ne produit plus de déchets est un organisme mort » (2017 : 24). Marguerite Duras, dans *La vie matérielle*,

le disait également à sa manière : « J'ai jeté, et j'ai regretté. On regrette toujours d'avoir jeté à un certain moment de la vie. Mais si on ne jette pas, si on ne se sépare pas, si on veut garder le temps, on peut passer sa vie à ranger, à archiver la vie. » (1987 : 51) Les bazars où règne l'esthétique kitsch que nous venons d'évoquer offrent cette possibilité de léguer, de se séparer de certaines choses, sans que ces dernières atterrissent forcément à la poubelle. Ainsi, plus sûrement que les beaux graphiques nous promettant pour demain une économie parfaitement circulaire, de tels lieux luttent de fait contre ce que Monsaingeon a nommé le « poubelloène » (2017 : 13). Cette période a participé historiquement, rappelons-le, à éliminer la figure du chiffonnier des villes occidentales – les chiffons étant devenus trop souillés pour être réutilisés, car ils avaient été mélangés à d'autres ordures au sein d'un seul et même réceptacle : la poubelle. Et ce, à condition qu'il n'implique pas le rachat au sein de la sphère capitaliste (ce que les économistes appellent les effets rebonds indirects).

Il faut rappeler en outre que les catégories sociales qui portent aujourd'hui le discours de la sobriété gestionnaire et font profession de foi d'éliminer le « superflu » ont généralement une empreinte écologique bien plus importante que celles des catégories sociales friandes du kitsch (Oxfam, 2020 ; Chancel *et al.*, 2022 ; Parrique, 2022). Nous devons donc nous poser la question : le superflu *de qui* doit être éliminé ? Quelle forme prend-il ? Est-il celui qui consiste à électroniser nos modes de vie sous l'argument « d'économie d'énergie²³ » ? Ou est-ce celui qui vise directement les objets considérés comme kitsch, comme un superflu devant absolument être éliminé ? Derrière cette volonté de « rationaliser » le superflu présente dans les discours écologiques de l'heure se joue une valorisation/dévalorisation de pratiques et de formes esthétiques.

Conclusion

À l'heure actuelle, il ne manque pas de documentaires écologistes où l'on s'attaque à la pollution des papiers des cadeaux de Noël ou des ballons des fêtes d'anniversaire, qui semble constituer ce *surplus esthétique* (kitsch) qu'il conviendrait d'éliminer. La définition de ce dernier, *le superflu*, semble avoir été tacitement définie, par la classe dominante, sans qu'il y ait de réel débat sur la question. Or, il serait important d'interroger ce que l'on met derrière cette appellation. En la matière, les choix esthétiques nous apparaissent comme des éléments signifiants, ils informent sur les pratiques valorisées au

sein de la société : Qui sera inclus ? Qui sera exclus ? La figure de l'ingénieur ou celle du bricoleur (Lévi-Strauss, 1962 : 27) ? La figure du « gestionnaire » ou celle du travailleur ? Les pratiques prévues et calibrées par des « experts » ou celles qui sont « déjà là », plus vernaculaires ?

Nous dirons ainsi comme Hermann Broch « qu'il y a un mauvais kitsch, et du bon, et même du génial » (2001 [1955] : 36) et ce « génial » nous l'apparentons à toute l'esthétique du réemploi, qui devrait être valorisé et qui n'atteint pas encore assez l'attention des lieux de pouvoir, et reste malheureusement marginalisé par rapport au recyclage par exemple qui a capté toute l'attention médiatique ces dernières années, porté entre autres par les discours sur l'économie circulaire, qui restent très technicistes (Calisto Friant, Vermeulen et Salomone, 2020 : 11). Or, le réemploi, par rapport au recyclage qui, lui, est dépendant d'un processus industriel, demande un certain « savoir-faire » artisanal à même de saisir la singularité de ce qui est à réparer, à réutiliser (l'objet-déchet). Il peut impliquer des formes de « surcharge » de couleurs, de motifs pour réhabiliter l'objet et lui éviter la poubelle. Ainsi, le kitsch en tant qu'esthétique associée à la réparation devrait à notre sens être considéré comme un élément de la sobriété et non comme ce qui lui est opposé.

Enfin, pour revenir à l'*éthos* de la personne kitsch sur un plan existentiel, Broch indique que le kitsch serait associé au *romantisme*, ou plutôt « à une attitude d'esprit que nous reconnaissons comme romantique » (Broch, 2001 : 16). Si l'auteur ne va pas plus loin, il convient de se demander quelle serait donc cette attitude d'esprit romantique ? Serait-elle définie, comme le suggère Michael Löwy (2014), par ceux et celles qui refusent le « désenchantement du monde » où toute magie, religion, poésie serait écrasée par la rationalité instrumentale ?

—

Bibliographie

- Abraham, Yves-Marie. 2019. *Guérir du mal de l'infini*. Montréal, Écosociété.
- ADEME. 2019. *Panorama sur la notion de sobriété*. Rapport de recherche. Paris, ADEME.
- Adorno, Theodor W. 1974. *Théorie esthétique*. Paris, Klincksieck.
- Arendt, Hannah. 1961. *Condition de l'homme moderne*. Paris, Calmann-Lévy.
- Arrault, Valérie. 2010. *L'empire du kitsch*. Paris, Klincksieck.
- Arsenault, Roxanne. 2011. *Les commerces kitsch exotiques au Québec : reconnaissance et sauvegarde d'un nouveau patrimoine*. Mémoire de maîtrise en étude des arts, Montréal, Université du Québec à Montréal.

- Ash, James et Paul Simpson. 2016. «Géographie et post-phénoménologie», *Progrès en géographie humaine*, 40, 1: 48-66.
- Bataille, Georges. 1967. *La part maudite*. Paris, Les éditions de minuit.
- Benjamin, Walter. 1989 [1935]. *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages*. Paris, Les éditions du Cerf.
- Benjamin, Walter. 2000 [1927]. «Kitsch onirique», dans *Œuvres*, tome II. Paris, Gallimard : 7-10.
- Berlan, Aurélien. 2021. *Terre et liberté. La quête d'autonomie contre le fantasme de délivrance*. Saint-Michel-de-Vax, La Lenteur.
- Beyaert-Geslin, Anne. 2007. «Kitsch et avant-garde. De l'objet à la stratégie culturelle», *Actes sémiotiques*. <<https://www.unilim.fr/actes-semiotiques/3239>>. Page consultée le 23 septembre 2024.
- Boudra, Leïla. 2020. «Le tri des déchets ménagers. Inégalités de genre et santé au travail», *Travail, genre et sociétés*, 43, 1: 67-83.
- Bourdieu, Pierre. 1979. *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris, Les éditions de minuit.
- Bourdieu, Pierre et Loïc J. D. Wacquant. 1992. *An Invitation to Reflexive Sociology*. Chicago, University of Chicago Press.
- Broch, Hermann. 2001. *Quelques remarques à propos du kitsch*. Paris, Éditions Allia.
- Calisto Friant, Martin, Walter J. V. Vermeulen et Roberta Salomone. 2020. «A Typology of Circular Economy Discourses: Navigating the Diverse Visions of a Contested Paradigm», *Resources, Conservation and Recycling*, 161: 104917.
- Chancel, Lucas, Thomas Piketty, Emmanuel Saez, Gabriel Zucman (dir.). 2022. *Rapport sur les inégalités mondiales 2022*. Paris, Éditions du Seuil.
- Comby, Jean-Baptiste. 2015. «À propos de la dépossession écologique des classes populaires», *Savoir/Agir*, 33, 3: 23-30.
- Debary, Octave et Arnaud Tellier. 2004. «Objets de peu. Les marchés à réderies dans la Somme», *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 170: 117-137.
- Deslauriers, Antoine. 2021. «Dialectique du kitsch. Une lecture de "Kitsch onirique" de Walter Benjamin», *Postures*, 34, dossier «Depuis que le monde est monde: stéréotypie et clichés littéraires». <<http://revuepostures.com/fr/articles/deslauriers-34>>. Page consultée le 23 septembre 2024.
- Dorfles, Gillo. 1978. *Le kitsch. Un catalogue raisonné du mauvais goût*. Paris/Bruxelles, Presses universitaires de France/Éditions Complexe.
- Douglas, Mary. 2001. *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*. Paris, La Découverte.
- Dressen, Marnix, Jean-Luc Metzger et Bernard Friot. 2015. «Le salariat, classe révolutionnaire en puissance. Entretien avec Bernard Friot», *La nouvelle revue du travail*. <<https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.4000/nrt.2161>>. Page consultée le 21 octobre 2024.
- Dubuc, Caroline et Roxanne Arsenault. 2021. *Kitsch QC*. Montréal, Fides.
- Duras, Marguerite. 1987. *La vie matérielle*. Paris, éditions P.O.L.

- Eco, Umberto. 1985. *La guerre du faux*. Paris, Grasset.
- Elias, Norbert. 2014. « Le style kitsch et l'ère du kitsch », *Sociologie et sociétés*, 46, 1: 279-288.
- Faure, Alain. 1992. « L'Empfindsamkeit et le kitsch », *Cahiers d'études germaniques*, 22, 1: 125-143.
- Ferrarese, Estelle. 2018. *La fragilité du souci des autres. Adorno et le care*. Lyon, ENS éditions.
- Ferrarese, Estelle. 2023. *Le marché de la vertu. Critique de la consommation éthique*, Paris, éditions Vrin.
- Fourrier, Ambre. 2023. « Le poids du désordre », *Liberté*, 338 : 42-44.
- Genin, Christophe. 2010. *Kitsch dans l'âme*. Paris, éditions Vrin.
- Gorz, André. 2020. « L'écologie politique entre expertocratie et autolimitation », dans *Leur écologie et la nôtre. Anthologie d'écologie politique*. Paris, Éditions du Seuil : 115-138.
- Gravel, Sabrina, Bouchra Bakhiyi, Joseph Zayed, Sylvie Gravel, Daniel Coté, Brigitte Roberge, Jacques Lavoie, Loïc Wingert et France Labrèche. 2022. *Recyclage primaire de matière résiduelle électronique, rapport scientifique. Portrait de la santé et de la sécurité du travail et appréciation du risque sanitaire*. Rapport de recherche scientifique. Montréal, Institut de recherche Robert-Sauvé en santé et en Sécurité du travail (IRSST). <<https://www.irsst.qc.ca/publications-et-outils/publication/i/101151/n/recyclage-primaire-matieres-residuelles-electroniques>>. Page consultée le 23 septembre 2024.
- Greenberg, Clément. 1939. « Avant-Garde and Kitsch », *Partisan Review* : 34-49.
- Grünig Iribarren, Silvia. 2010. « Promenades et questions d'une urbaniste », *Esprit*, 8, 9 : 193-203.
- Guien, Jeanne. 2021. *Le consumérisme à travers ses objets. Gobelets, vitrines, mouchoirs, smartphones et déodorants*. Paris, Éditions divergences.
- Han, Byung-Chul. 2018. *Saving Beauty*. Cambridge, Polity Press.
- Han, Byung-Chul. 2022. *La fin des choses*. Paris, Acte Sud.
- Herrmann, Gretchen M. 2015. « Valuing Affect: The Centrality of Emotion, Memory, and Identity in Garage Sale Exchange », *Anthropology of Consciousness*, 26, 2 : 170-181.
- Illich, Ivan. 1973. *La convivialité*. Paris, Éditions du Seuil.
- Illich, Ivan. 2005. *Œuvres Complètes*. Volume 2. Paris, Fayard.
- Kundera, Milan. 1987. *L'insoutenable légèreté de l'être*. Paris, Gallimard.
- Lahire, Bernard. 2005. « Distinctions culturelles et lutte de soi contre soi : "détester la part populaire de soi" ». *Hermès, La Revue*, 42, 2 : 137-143.
- Le Meur, Mikaëla. 2021. *Le mythe du recyclage*. Paris, Premier Parallèle.
- Lévi-Strauss, Claude. 1962. *La pensée sauvage*. Paris, Plon.
- Lipovetsky, Gilles et Jean Serroy. 2023. *Le nouvel âge du kitsch. Essai sur la civilisation du « trop »*. Paris, Éditions Gallimard.
- Löwy, Michael. 2021. « Le romantisme révolutionnaire est toujours vivant », *Socialter* : 154-157.
- Mercieca, Daniela et Duncan P. Mercieca. 2013. « Engagement with Research: Acknowledging Uncertainty in Methodology », *International Journal of Research & Method in Education*, 36, 3 : 228-240.

- Milliot, Virginie. 2016. «La mise en patrimoine de l'ambiance des puces de Saint-Ouen. Une analyse de cas», *Ambiances, Tomorrow. Proceedings of 3rd International Congress on Ambiances*, Volos, Grèce : 939- 944.
- Moles, Abraham. 1971. *Psychologie du kitsch : l'art du bonheur*. Paris, Denoël/Gonthier.
- Monsaingeon, Baptiste. 2017. *Homo detritus. Critique de la société du déchet*. Paris, Éditions du Seuil.
- Moser, Walter. 2007. «Garbage and Recycling: From Literary Theme to Mode of Production», *Other Voices*, 3, 1. <<https://www.othervoices.org/3.1/wmoser/>>. Page consultée le 23 septembre 2024.
- Olalquiaga, Céléste. 2013. *Royaume de l'artifice. L'émergence du kitsch au XIX^e siècle*. Lyon, Fage.
- Ombasic, Maya. 2023. *Femmes philosophes : 21 destins de combattantes*. Anjou, Fides.
- Oxfam. 2020 (21 septembre). *Combattre les inégalités et les émissions de CO2. La justice climatique au cœur de la reprise post COVID-19*. Document d'information médias. <<https://oxfamlibrary.openrepository.com/bitstream/handle/10546/621052/mb-confronting-carbon-inequality-210920-fr.pdf>>. Page consultée le 23 septembre 2024.
- Parrique, Timothée. 2022. *Ralentir ou périr : L'économie de la post-croissance*. Paris, Éditions du Seuil.
- Rancière, Jacques. 2000. «1. Du partage du sensible et des rapports qu'il établit entre politique et esthétique», dans *Le partage du sensible. Esthétique et politique*. Paris, La Fabrique : 12-25.
- Roberts, Sarah T. 2019. *Behind the Screen. Content Moderation in the Shadows of Social Media*, New Haven, Yale University Press.
- Rosa, Hartmut. 2018. *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*. Paris, La Découverte.
- Roudil, Nadine. 2014. «La ville durable à l'épreuve de la sobriété. Le citoyen entre injonction à "bien habiter" et normalisation des conduites en milieu urbain», dans Guillaume Christen, Philippe Hamman, Mathias Jehling et Maurice Wintz (dir.). *Systèmes énergétiques renouvelables en France et en Allemagne. Synergies et divergences*. Paris, L'Harmattan.
- Russell, Andrew L. et Lee Vinsel. 2018. «After Innovation, Turn to Maintenance», *Technology and Culture*, 59, 1: 1-25.
- Spade, Dean. 2020. *Mutual Aid: Building Solidarity during This Crisis (and the Next)*. Londres, Verso.
- Strasser, Susan. 2000. *Waste and Want. A Social History of Trash*. New York, Macmillan.
- Wahl, Eberhard et Abraham Moles. 1969. «Kitsch et objet». *Communications*, 13: 105-129.
- Wylie, John. 2005. «A Single Day's Walking: Narrating Self and Landscape on the South West Coast Path», *Transactions of the Institute of British Geographers*, 30, 2: 234-247.

Notes

¹ Une simple recherche sur internet des mots-clés « intérieur sobre » suffit à donner un aperçu des représentations relatives à la sobriété. Voir à titre d'illustration un article publié dans le journal *Ouest France* datant du 30 octobre 2023 : <<https://www.ouest-france.fr/le-mag/maison/deco-l-ecologie-d-interieur-de-la-sobriete-inspirante-a9a65a16-5613-11ed-9aa5-1953fc190d9c>>. Page consultée le 19 septembre 2024.

² Terme utilisé par Walter Benjamin (1939), il renvoie au progrès technique et aux illusions que celui-ci peut engendrer. Comme l'indique par ailleurs Estelle Ferrarese, la fantasmagorie employée par Benjamin renvoie à une rêverie qui dissimule les traces de la production. Le terme de « fantasmagorie » se rapproche du concept de *fétichisme de la marchandise* employé par Marx. Néanmoins, Adorno reprochera à Benjamin d'en avoir fait un concept subjectif – apparaissant simplement dans la conscience du sujet –, et ce faisant lui retire toute dimension objective, généralisable à l'ensemble de la société (Ferrarese, 2023 : 65).

³ Voir le travail de Sarah T. Roberts concernant les modérateurs du web. Sarah T. Roberts, *Behind the Screen*, New Haven, Yale University Press, 2019.

⁴ Que ce recyclage se fasse dans les centres de tri occidentaux ou ailleurs dans le monde, plusieurs études montrent l'implication importante des femmes dans ce domaine (Boudra, 2020 ; Le Meur, 2021). Voir aussi le rapport suivant sur l'importance des femmes dans le traitement des déchets : UNEP-IETC et GRID-Arendal, *Gender and Waste Nexus: Experiences from Bhutan, Mongolia and Nepal*, 2019. <<https://wedocs.unep.org/bitstream/handle/20.500.11822/29821/GaWN.pdf?sequence=1&isAllowed=y>>. Page consultée le 19 septembre 2024.

⁵ Nous empruntons cette expression à Bernard Friot, même si nous n'en donnons pas ici tout à fait le même usage, puisque Friot l'utilise pour parler de déjà-là « révolutionnaire ». Le « déjà-là » auquel nous faisons référence représente plutôt le potentiel de ce que nous avons « déjà » produit et des pratiques quotidiennes qui y sont associées (Dressen, Metzger et Friot, 2015).

⁶ Qu'est-ce qu'un « style de vie » ? « Ensemble unitaire de préférences distinctives qui expriment, dans la logique spécifique de chacun des sous-espaces symboliques, mobilier, vêtement, langage ou hexis corporelle, la même intention expressive. » Citation issue de Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris, Éditions de Minuit, 1979.

⁷ Au début du xx^e siècle, Christine Frederick, Américaine, femme d'un industriel influencée par les idées de Taylor, décide d'appliquer ses principes à son foyer. Elle fonde un laboratoire pour mener des études sur le déplacement, les gestes effectués dans une cuisine afin de les rendre plus efficaces. Christine Frederick est notamment l'autrice de *The New Housekeeping. Efficiency Studies in Home Management*. Elle inspirera la Française Paulette Bernège, qui formera la Ligue de l'organisation ménagère, et l'organisation Mon chez-moi, associations financées entre autres par des entreprises d'électroménagers, mais qui voulaient en plus faire la promotion de ces produits et faire reconnaître les difficultés du travail domestique dans leur complexité (revendications féministes). Par ailleurs, Frederick est aussi connue pour avoir revendiqué ouvertement avec son mari l'idée que l'obsolescence programmée pouvait être une bonne chose. L'obsolescence était ainsi perçue pour le couple comme « creative waste » et contribuait à ce que le marché ne soit pas saturé. Voir Christine Frederick, *The New Housekeeping. Efficiency Studies in Home Management*, [s. v.], Legare Street Press, 2022.

⁸ Ici on peut penser au film *Mon oncle* de Jacques Tati (Specta Films, 1958), qui illustre d'une certaine façon quelque peu ce taylorisme chez soi.

⁹ En effet, le kitsch joue avec la forme. Comme l'indique Anne Beyaert-Geslin (2007) : « Il miniaturise l'objet énorme et surdimensionne le minuscule ».

10 Kundera parle notamment d'un kitsch communiste.

11 Dans leur ouvrage, Lipovetsky et Jean Serroy font une critique des supermarchés, qui sont devenus, selon eux, les temples du *néokitsch* (2023 : 64). Pour donner un autre aperçu de ces lieux, lire l'ouvrage d'Annie Ernaux *Regarde les lumières mon amour* (Paris, Gallimard, 2016), qui en donne une tout autre vision, plus féministe sans doute, insistant sur les contradictions qui y persistent où se croisent différentes cultures.

12 Dans leur ouvrage, Lipovetsky et Serroy indiquent que le néokitsch ne serait plus réellement caractérisé par un rapport de distinction, mais davantage par un rapport ludique à l'objet. « L'important n'est plus d'épater la galerie, de paraître cultivé mais de s'amuser [...], exprimant ainsi un ethos ludique-festif s'immisçant dans l'univers sérieux de la microtechnique » (2023 : 77). Cette idée est intéressante bien que nous considérons que persiste aujourd'hui une forme de *distinction* dans la manière dont on désigne une chose comme *kitsch*, ou non.

13 Outre la classe sociale, certaines cultures peuvent faire l'objet d'un certain étiquetage, pour reprendre le concept du sociologue Howard Becker. Cet étiquetage est dans les faits fondé sur des préjugés puisque la quotidienneté des personnes appartenant à ces cultures dites « kitsch », qu'elles soient moyen-orientales ou sud-américaines, reste plus sobre en général, sur le plan écologique, que celle de la culture occidentale. Ces représentations sont d'ailleurs questionnées par le milieu de l'art, en attestent certaines expositions (par exemple « Kitsch ou pas Kitsch », présentée à l'Institut des Cultures d'Islam à Paris en 2015, qui posait entre autres la question d'à qui appartient le kitsch).

14 Terme employé en Picardie pour désigner « un objet usagé au point de n'être presque plus rien ; un objet devenu peu de chose ». Utilisé dans la Somme, ce mot est un subrégionalisme, d'emploi essentiellement oral. Une *réderie* se rapporte à la fois à « l'objet qui reste et à ce qui reste de l'objet » (Debary et Tallier, 2004 : 122). Il sera associé dans cette région aux lieux d'échange.

15 Au Québec, on utilise parfois le terme « quétaine » pour qualifier une chose de kitsch ou de désuète. Ce terme viendrait de « quéteux » (selon la définition de <<https://www.btb.termiumpius.gc.ca/>> [page consultée le 28 octobre 2024]). On l'utilise souvent pour déqualifier une chose, pour parler de son caractère bon marché, de peu de valeur.

16 Même si la seconde main peut aussi favoriser toutes sortes d'excès, en particulier lorsque ces ventes justifient l'achat de produits neufs. C'est ce que les économistes qualifient de « rebond moral ».

17 Cela est aussi valable par exemple dans le cas du *dumpster-diving* : il faut même distinguer ce qui est périmé de ce qui ne l'est pas. Si l'objet peut conserver un étiquetage, ce dernier ne constitue pas forcément le critère premier pour le tri : l'odeur peut par exemple être utile, ainsi que la vue, qui permet de juger de l'aspect du produit. L'usage des sens reste alors important dans ce processus de réhabilitation.

18 Ce hors-cadre est donc la spécificité du kitsch par rapport au *vintage* par exemple, qui a un sens plus noble. Le *vintage* est d'ailleurs associé davantage à des « fripes » que l'on pourrait qualifier de « de luxe » dans lesquelles le linge fait l'objet d'un choix, d'une sélection par le boutiquier ou la boutiquière dans l'optique de la vente. Pour le consommateur, le travail est déjà effectué.

19 Plusieurs auteurs indiquent que le kitsch nie la négativité du monde pour permettre un certain confort. « Il s'ensuit que l'accord catégorique avec l'être a pour idéal esthétique un monde où la merde est niée et où chacun se comporte comme si elle n'existait pas. Cet idéal esthétique s'appelle le kitsch. » (Kundera, 2016 : 366) Pour Greenberg (1934) le kitsch relève d'un « confort intellectuel » dans lequel « les masses » se complairaient.

²⁰ L'autrice Céleste Olalquiaga indique qu'autrefois on distinguait les presse-papiers de prestige et les presse-papiers populaires. Ces derniers étaient fabriqués pendant «de rares moments de liberté des ouvriers avec des fragments de verre qui restaient de la production officielle» (2013 : 58).

²¹ Les pratiques artistiques qualifiées d'*upcycling* ne sont rien d'autre que du réemploi, car l'objet conserve son intégrité, il ne passe pas par l'étape «matière secondaire» avant de devenir un autre produit. Le réemploi peut donc se faire sans nécessiter un processus de production de masse comme c'est le cas du recyclage.

²² L'idée de répétition fait référence à Arendt (1961), qui critique le fait que nous avons mis le «travail» au cœur de nos vies au sein du monde moderne. Le travail étant l'activité métabolique qui doit sans cesse être répétée pour soutenir la vie, activité caractérisée par le fait qu'elle n'ait jamais de fin, nous suggérons, ici, que la réparation et la réhabilitation se situent entre le «travail» et «l'œuvre».

²³ Voir les travaux en santé et sécurité des travailleurs concernant le recyclage des matériaux électroniques (Gravel *et al.*, 2022).